

# Discours de remerciements

Nedim GÜRSEL

À L'OCCASION DE SA REMISE DE LA MÉDAILLE DE CHEVALIER DES ARTS ET DES LETTRES  
AMBASSADE DE TURQUIE EN FRANCE, PARIS LE 12/05/2004



Monsieur l'Ambassadeur, mesdames, messieurs, chers amis et collègues.

Je suis très honoré de recevoir cette distinction en votre présence, ici à l'Ambassade de Turquie, de la main de Louis Gardel, mon éditeur et mon ami, mais aussi l'auteur de nombreux romans dont certains décrivent à merveille l'empire ottoman à l'époque de Soliman dit « le Magnifique », qui n'est pour nous autres Turcs, que « le Législateur ». Si je parle d'une époque historique, c'est en rapport avec ce lieu, n'est-ce pas Monsieur l'Ambassadeur, qui est encore hanté par le spectre de Madame de Lamballe. Vous nous aviez parlé d'elle et de sa tragique destinée lors d'une réunion aussi chaleureuse que celle-ci, tout en évoquant le souvenir de Maupassant, qui fut, paraît-il, soigné dans ce lieu vénérable de sa « psychose aggravée » selon l'expression de son psychiatre. Je n'irai pas jusqu'à dire que ce grade de Chevalier dans l'ordre des Arts et des Lettres m'autorise désormais à partir en Croisade, mais il pourrait être une sorte de thérapie pour le plus français des écrivains turcs que je suis. Car la reconnaissance est une forme d'affection qui aide parfois à surmonter des épreuves.

Ecrire est une expérience qui isole. La feuille blanche exige la solitude, ce terrible recueillement à la clarté déserte d'une lampe qui donnait le vertige à Mallarmé. Celui-ci n'a pu surmonter l'épreuve qu'en écartant la

lampe : « On n'écrit pas lumineusement, sur champ obscur ». Et Kafka, qui n'était « rien que littérature » selon ses propres termes, parle à Felice d'un singulier projet : s'installer avec une lampe et ce qu'il faut pour écrire au cœur d'une vaste cave isolée. « On n'est jamais assez seul lorsqu'on écrit, dit-il, lorsqu'on écrit il n'y a jamais assez de silence autour de vous, la nuit est encore trop peu la nuit ».

Bien que j'habite à Paris depuis plus de vingt cinq ans – un quart de siècle n'est pas rien dans la vie d'un mortel ! – j'ai l'impression d'habiter la cave où la lampe de Kafka reste toujours allumée. A vrai dire je n'habite pas une ville ni un pays, mais deux langues. Ou plutôt, je peux dire à présent, ayant derrière moi un certain nombre de livres écrits en turc et quelques uns en français que je me retrouve entre deux langues comme on peut être assis entre deux chaises. Cette double appartenance n'est pas facile à vivre. Et je me demande parfois si l'on peut vraiment la surmonter, c'est-à-dire exister à la fois dans deux univers linguistiques radicalement différents. Dans « Phénoménologie de la Perception », Merleau-Ponty met l'accent sur l'impossibilité d'une telle situation :

« Nous pouvons parler plusieurs langues, mais l'une d'elle reste toujours celle dans laquelle nous vivons. Pour assimiler complètement une langue, il faudrait assumer le monde qu'elle exprime et l'on n'appartient

jamais à deux mondes à la fois ».

Le turc est ma cave où je suis dans l'écriture comme le noyau dans le fruit. J'écris donc dans ma langue maternelle et cela me rassure. Pourtant je suis traversé dans ma vie quotidienne par la langue française qui me hante. Parfois, elle parvient à briser les murs de ma cave et déclenche dans mon écriture un mécanisme irréversible, une sorte de déchirure. Je n'arrive plus à maîtriser les règles de ma langue. Je veux dire par là que la langue française, ce lieu d'exil par excellence, commence à structurer mes phrases, qu'elle bouleverse ma syntaxe alors que je continue d'écrire en turc. Ainsi, je reste accroché aux mots de mon enfance que la pratique quotidienne du français libère en moi, pour résister au flot de l'actualité. C'est, je crois, à la définition que Brodski donne de l'écrivain exilé que ma situation ressemble le plus :

« Pour les gens de notre profession, écrit Brodski, l'état d'exil est avant tout un événement linguistique. Projeté dans un ailleurs, l'écrivain se réfugie chez sa langue maternelle. Pour ainsi dire, sa langue, qui était son épée, passe à être son bouclier, son navire spatial. Ce qui commença par être une affaire privée et intime avec sa langue finit par devenir, en exil, son destin, avant même qu'elle ne devienne une obsession ou un devoir ».

Dans ce sens, je pourrais dire que ma langue maternelle est devenue une obsession pour moi et le français un devoir. Certes, il arrive à un écrivain vivant dans un autre pays que le sien de changer de langue, comme Conrad, Istrati, Beckett, Tzara, Nabokov, Semprun, Bianciotti ou Cioran. Un essai de ce dernier intitulé « Les avantages de l'exil » illustre parfaitement les difficultés de cet état, mais aussi les possibilités d'enrichissement et d'épanouissement qu'il engendre. Cioran écrit encore ceci dans « Exercices d'admiration » :

« J'aurais dû choisir n'importe quel autre idiome, sauf le français, car je m'accorde mal avec son air distingué, il est aux antipodes de ma nature, de mes débordements, de mon moi véritable et de mon genre de



Photo : Murat V. Erpuyan

misères. Par sa rigidité, par la somme des contraintes élégantes qu'il représente ; il m'apparaît comme un exercice d'ascèse ou plutôt comme un mélange de camisole de force et de salon. Or c'est précisément à cause de cette incompatibilité que je me suis attaché à lui ».

Pour moi le choix, certes non définitif, fut d'abord lié au souvenir de mon père qui était professeur de français. Il s'agit donc d'un choix affectif et non d'incompatibilité. J'ai dépassé depuis longtemps déjà l'âge qu'avait mon père à sa mort. Mais je me souviens encore d'une carte postale qu'il nous avait envoyée de l'étranger. « Je suis à Paris, écrivait-il, voici la vue que j'ai de ma chambre d'hôtel ». Je ne pouvais certainement pas savoir à cette époque que la « vue » que l'on avait depuis une fenêtre de l'hôtel Select, c'était la place de la Sorbonne. Comme j'ignorais qu'une nuit, bien des années plus tard, un roman que j'avais commencé en français sans pouvoir le terminer – l'histoire d'un Télémaque moderne partant à la recherche de son père dans Paris – allait m'entraîner jusqu'à l'hôtel

Photo : Murat V. Erpuyan



LES INVITES PRÉSENTS LORS DE LA REMISE DE LA MÉDAILLE DE CHEVALIER DES ARTS ET DES LETTRES À NEDİM GÜRSEL

Photo : Murat V. Erpuyan



NEDİM GÜRSEL APRÈS AVOIR REÇU SA MÉDAILLE FAIT SON DISCOURS DE REMERCIEMENTS

Photo : Murat V. Erpuyan



NEDİM GÜRSEL ACCOMPAGNÉ DE SON ÉPOUSE ZÜHAL

Select. Cette nuit-là , au lieu de rentrer chez moi, j'étais descendu dans cet hôtel et, dans une chambre du troisième étage, j'avais voulu suivre la trace de mon père, cet homme aux cheveux blonds frisés qui depuis longtemps ne vivait plus que sur des photos et dont je me souvenais confusément. Je ne réussirai jamais à savoir ce qu'il faisait, comment il vivait dans cet hôtel où il passa plusieurs années. Mais la curiosité éveillée en moi par la carte postale en couleurs qu'il envoya en Turquie dure encore. Je venais juste d'apprendre à lire. Et je n'avais pu que déchiffrer le nom de la ville où mon père se trouvait, mais grâce à l'aide de ma mère, le texte écrit au dos de la carte avait pris tout son sens. La place de la Sorbonne, déjà à cette époque, était entrée dans ma vie. Comment aurais-je pu savoir que cette place me serait plus tard essentielle et qu'elle deviendrait progressivement le lieu autour duquel s'organiserait mon existence quotidienne à Paris !

C'est au café Ecrivain, place de la Sorbonne que j'ai osé rédiger quelques années plus tard mon premier texte en français. Oui, le premier, si l'on excepte les cinq cent pages de ma thèse oubliée au fond d'un tiroir et les nombreux articles parus dans la presse ou dans des revues universitaires. La Turquie que j'ai quittée dans les années 1970 n'est plus ce qu'elle était. Depuis cette époque, la Seine n'a pas cessé de couler sous le Pont Mirabeau et le Bosphore de rouler son flot. Et comme vous savez, mon pays est aujourd'hui officiellement, candidat à l'Union Européenne. Il exprime à chaque occasion son désir d'Europe, c'est-à-dire son attachement aux valeurs démocratiques et à la liberté d'expression. J'espère que la France qui m'a accueilli à une époque difficile de ma vie et qui a fait de moi l'écrivain turc que je suis et que je reste, accueillera à son tour mon pays au sein de l'Union Européenne. Sinon, cette distinction qui veut honorer selon l'expression même de Monsieur le Ministre de la Culture et de la Communication « les personnalités qui se sont illustrées par leurs créations dans le domaine artistique ou littéraire, ou par la contribution qu'elles ont apportée au rayonnement de la culture en France et dans le monde » n'aurait pas grand sens. Je vous remercie encore une fois d'être là pour partager ce moment de bonheur avec moi. □